

MEMOIRES MINORITAIRES

Ce document est mis en ligne par l'association Mémoires minoritaires sous la licence Creative Common suivante : CC-BY-NC. Vous pouvez ainsi librement utiliser le document, à condition de l'attribuer à l'auteur.trice en citant son nom. La reproduction, la diffusion et la modification sont possibles, en revanche l'utilisation ne doit pas être commerciale. Pour plus d'information : <https://creativecommons.org/>

Pour soutenir notre initiative indépendante, merci de faire un don à l'adresse suivante : [DONNER](#)

Votre don permettra de pérenniser la libre diffusion des archives LGBTQI+.
Exemple : 5 € = 1 fanzine, 10 € = 1 numéro de revue...

Nous ne sommes pas responsables des propos ou des images des documents numérisés : ceux-ci peuvent être destinés à un **public averti** et **majeur** (langage violent, images pornographiques, discussion sur des sujets sensibles, destruction du patriarcat, jets de paillettes, etc...).

Si vous êtes propriétaire d'un document numérisé, merci de nous contacter rapidement à l'adresse mail suivante : contact@memoiresminoritaires.fr . Nous retirerons le document dans les plus brefs délais et nous serons heureux.ses de discuter avec vous des modes de diffusion futurs.



arcadie

revue littéraire
et scientifique

142

douzième année

octobre 1965

REVUE PARAISSANT LE 15 DE CHAQUE MOIS

TARIF DES ABONNEMENTS

	1 an	6 mois
France, Italie, Communauté Française ..	38 F	19 F
Etranger	50 F	25 F
Abonnement de soutien : 1 an : 45 F — Etranger : 60 F		
Abonnement d'Honneur :	100 F	

Le numéro : 3,50 F

« Arcadie » est toujours expédiée sous pli fermé

Abonnements - Correspondances - Envoi de textes

« ARCADIE »

19, rue Béranger, Paris-3^e

Chèque bancaire ou C.C.P. Paris n° 10 664-02

au nom de « ARCADIE »

La Direction reçoit uniquement sur rendez-vous.

Les Auteurs qui sont avertis que leur texte n'est pas accepté peuvent le reprendre à la Direction. Celle-ci décline toute responsabilité pour les manuscrits qui lui sont confiés.

Les textes publiés engagent la seule responsabilité des Auteurs. Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous pays, y compris l'U.R.S.S.

Timbre pour toute correspondance.

0,50 F pour tout changement d'adresse

Der Kreis-Postfach Fraumunster 547. Zurich 22.

C.O.C. postbox 542. Amsterdam. Hollande.

Forbundet af 1948, Postbox 1023. Copenhague. K.

Forbundet av 1948. Postbox 1305. Oslo. Norvège.

Riksförbundet för sexuellt likaberättigande

Box 850. Stockholm. I. Suède.

Mattachine, Mission Street, 693, San Francisco, U.S.A.

One. 2256 Venice Bd. Los Angeles 6 (U.S.A.)

Janus Sty. Room 229.34 South Seventeenth St. Philadelphia 3 (U.S.A.)

C.C.L., 29, rue Jules-Van-Praet, Bruxelles

Renseignements à « Arcadie »

« Copyright « Arcadie 1965 »

— Le Directeur A. BAUDRY - Imp. Nouvelle - ILLIERS

Dépôt légal 1965. N° 395 — Imprimé en France

ARCADIE

REVUE LITTÉRAIRE ET SCIENTIFIQUE

DOUZIÈME ANNÉE

OCTOBRE 1965

SOMMAIRE

L'homophile catholique, par ANDRÉ BAUDRY	419
Au seuil du dialogue essentiel, par JEAN SANJANA ..	427
Claude chez les routiers, par YVES CERNY	438
Témoignages, par GÉRARD MEZIERES	449
One... et One bis	453
Soliloque, poème de PIERRE BELLIARD	455
Benjamin Constant, par JACQUES FREVILLE	456
LIVRES :	
Robert de Montesquiou, de Philippe JULLIAN	460
Carnets noirs, de Christopher SHORT	462

ARCADIE

présentera à Paris

les Vendredi 12 et Samedi 13 Novembre 1965

en soirée

pour la première fois :

CELUI QUI DONNE SA VIE

DRAME EN QUATRE ACTES

de

MARC DANIEL

« *Un amour homophile peut-il être digne
du nom d'amour?* »

Un drame poignant...

La vie d'un homophile...

A l'honneur de l'homophilie...

TOUS LES ARCADIENS

SE FERONT UN DEVOIR ET UN PLAISIR

D'ASSISTER A CE SPECTACLE

Pour tous renseignements et réservation,
s'adresser à la Direction d'ARCADIE

L'HOMOPHILE CATHOLIQUE

par ANDRÉ BAUDRY.

Vatican II s'achève. Au moment où j'écris cet article la session de septembre n'est pas encore ouverte, mais, sans que nous en connaissions les termes, nous savons que tous les Evêques du monde entier ont reçu les textes qui seront soumis à leurs délibérations, à leurs votes, et qui engageront l'Eglise pour de nombreuses années. On sait aussi que sera discuté le fameux schéma XIII, l'Eglise dans le monde, et qui comporte des chapitres concernant la famille, le mariage, les mœurs. (On sait aussi que le délicat problème de la « régulation des naissances » est particulièrement étudié par un groupe de savants de diverses disciplines sous l'autorité directe de Paul VI, et que le Souverain Pontife lui-même fera connaître, en temps opportun, sa décision.)

Je n'exagère pas en disant que depuis l'annonce de ce Concile des centaines d'Arcadiens n'ont cessé de me demander et de me redemander : « Croyez-vous qu'il y sera question de l'homophilie? Y aura-t-il une condamnation souveraine du Concile contre l'homophilie? »

L'homophilie, on le sait, entre dans le cadre très général du chapitre *de la chasteté* dans les manuels de théologie morale. On sait aussi qu'elle y est condamnée au même titre que des rapports hétérosexuels entre homme et femme non religieusement mariés, que des rapports hétérosexuels entre époux chrétiens qui sont réalisés en évitant la procréation, ou encore que l'onanisme. Le péché mortel est un tout, il n'a pas à vrai dire de degré, il est, nous sommes donc condamnés comme les autres.

On sait aussi que le « bon » Jean XXIII avait voulu de ce concile un renouveau de la vie de l'Eglise, et qu'il avait dit qu'il ne le convoquait pas pour émettre de nouvelles condamnations.

Mais on sait aussi que le sévère, farouche, inhumain cardinal Ottaviani qui dirige, sous l'autorité directe du Pape, le Saint-Office, gardien officiel de la doctrine et de la morale chrétienne, a eu l'occasion de dire — du moins, c'est ce qui fut relaté à diverses reprises, par des journaux français et étrangers, ce qu'il pensait du relâchement des mœurs en général, de l'homosexualité en particulier.

Certes la pensée théologique progresse lentement mais inéluctablement.

La parution autorisée d'un livre comme celui de l'abbé Oraison, « *Une morale pour notre temps* », le prouve.

On sait aussi que de nombreux prêtres, dans le secret de la direction spirituelle ou de la confession sacramentelle, trouvent des accents plus humains pour condamner, réprimander, conseiller, absoudre.

Arcadie a cherché à faire entendre sa voix, par des entretiens directs avec des personnalités ecclésiastiques, elle a aussi envoyé la revue, plusieurs fois, à des membres éminents de l'Épiscopat français.

... Et si, maintenant, je prends la plume pour évoquer *l'homophile catholique*, c'est bien parce que je sais le nombre considérable de catholiques en *Arcadie*, dans l'homophilie plus généralement.

Catholiques dont certains certes le sont seulement de nom, parfois de pratique religieuse, mais qui s'accommodent parfaitement de leur homophilie et de la morale. Ils ont su trouver un *modus vivendi*, se sont arrangés directement avec le ciel, ont dû fermer les yeux de leur ange gardien et de leur saint patron...

Catholiques comme les hétérosexuels « impurs » ! Catholiques comme ceux qui ignorent justice et charité et qui font les beaux dimanches des cathédrales et des paroisses !

Mais il y a aussi parmi nous un nombre considérable de catholiques qui n'ont pas trouvé la paix. A cause de leur vie sentimentale, de ses renoncements, de ses chutes, qui appellent Dieu, et qui ne peuvent débroussailler le terrain où se trouvent trop intimement mêlés l'esprit et la chair.

Il y a en *Arcadie*, je l'ai déjà dit, beaucoup de prêtres. Je n'apprendrai rien à la hiérarchie en l'écrivant. Elle le sait, ce qu'elle veut, je crois, essentiellement, c'est qu'il n'y ait pas scandale. Mais chaque Evêque sait que dans son diocèse il a des prêtres, des séminaristes qui au plus profond de leur chair, de leur sensibilité, de leur cœur, de leur

âme, sont homophiles, et depuis toujours, avant même d'entrer au grand séminaire ou au scolasticat, si j'osais, je dirais, naissance simultanée de l'homophilie et de la vocation. Chaque évêque sait que dans son diocèse des prêtres et des séminaristes sont douloureusement torturés par l'homophilie, si même leur foi, leur volonté et la grâce les maintiennent dans un constant état d'intégrité physique. Mais le cœur a ses appels..., les yeux ont des regards..., et la lutte est là... et souvent seul, très seul, plus qu'aucun homophile peut-être. Je le sais bien par toutes ces confidences reçues de ces prêtres de tous âges qui sont venus vers moi.

Il y a en *Arcadie* un nombre considérable d'anciens séminaristes (d'anciens prêtres aussi). Anciens élèves de grands séminaires, de noviciats et de scolasticats d'ordres religieux. Ils ont quitté... ou on les a priés de quitter... Mais ils souffrent pour la plupart. Certains sont persuadés avoir encore la vocation, et j'en connais qui ont tenté de reprendre le séminaire, qui sont repartis vers le cloître; rares sont ceux qui ont pu reprendre ce chemin de façon durable.

Naturellement ceux qui ont quitté pour des raisons dogmatiques, des questions d'obéissance, ne sont pas de ceux dont j'évoque maintenant la vie (souvent même ils ne sont plus catholiques). Mais celui qui a quitté à cause de son homophilie seule garde toujours au fond du cœur une nostalgie cruelle de ce qu'il croit être sa destinée, il accuse Dieu, il accuse l'Église et ses représentants de ne l'avoir pas compris, de ne l'avoir pas aidé. Autant, croit-il, la grâce de Dieu que la charité des ses maîtres lui ont fait défaut. Et maintenant, il traîne sa vie dans le siècle, incontenté, inassouvi, irrassasié, persuadé avoir tout raté, devant tout rater, irrémédiablement voué à la solitude : Dieu au visage sévère qui l'a abandonné à son sort, incapacité à aimer bien charnellement, physiquement, temporellement. L'air lui manque, il était destiné au ciel, on le contraint à la terre. Il ne sait souvent plus prier, et cependant il en conserve le besoin, il ne connaît plus le chemin de l'église, et si, poussé par une force impérieuse, il s'y rend, il souffre, car il est à l'autel, il est l'intermédiaire entre Dieu et les hommes... J'ai toujours trouvé chez l'homophile qui a vécu dans cette ambiance très spéciale du séminaire une inaptitude foncière à s'adapter à la vie homophile.

Il y a tous les autres homophiles qui simplement sont

catholiques. Catholiques de par leur naissance, leur milieu familial, leur culture, leur forme de pensée et de réaction, leur idéal, leur espérance. Ils sont nombreux. Et comme je l'écrivais, à moins de n'être que des formalistes, ils souffrent aussi : comment concilier leur foi et leur mœurs?

Comment n'être pas un hypocrite? Comment se confesser, avoir le ferme propos de ne pas recommencer, communier et cependant être homophile, demeurer homophile, et vivre la vie d'un homophile : aimer, être aimé, persévérer dans ce bonheur, le perdant, consacrer quelles forces pour le retrouver demain encore plus lumineux, le perpétuer envers et contre tout? Savoir que rien ne pourra changer cette nature et son orientation, savoir que par la voix du Magistère, Dieu condamne.

Alors ils cherchent le miracle... Il voudraient lire je ne sais quel livre de quel théologien qui aurait reçu l'imprimatur et qui absolverait... Alors ils vont de confesseur en confesseur, pour trouver celui qui écoute, ne dit mot, pardonne...; alors ils espèrent contre toute espérance... et voici que le Concile Vatican II les fait frémir.

Je m'excuse auprès des athées, des incroyants, de consacrer un article à ce problème. Mais *Arcadie*, n'est-ce pas, se fait la championne à la fois de la vérité et de la tolérance. Je n'apprécie pas beaucoup personnellement l'attitude de certains Arcadiens, parce qu'ils ne croient pas ou ne croient plus, qui se moquent de ceux parmi les homophiles pour qui Dieu, l'Eglise, les sacrements, le péché sont des nécessités quotidiennes de leur vie. Compréhension, tolérance, vérité donc. Et c'est aussi ce qui me permet maintenant de dire que je n'apprécie pas certaines attitudes catholiques.

Ainsi, un auteur qui se dit catholique, qui vient de faire beaucoup parler de lui, ces derniers mois, pour un roman à scandale, qui s'est permis de juger les prêtres, du moins certains prêtres actuels qui ne lui plaisent pas, cet auteur donc, qui certainement se veut bon chrétien, charitable, emploie ce ton inadmissible, même simplement déjà de la part d'un homme intelligent — ce qu'il n'est donc sûrement pas. Il s'agit de ce Michel de Saint Pierre.

Lisez : « Cette espèce (il s'agit des homosexuels) est essentiellement méchante et malfaisante. Moitié mâle, moitié femelle, héritant les formes d'insolence et d'agressivité particulières à chacun des deux sexes. Honteuse et provo-

cante. Passionnément éprise de la force, et la haïssant avec passion. Je connais ce genre d'insectes qui grouillent et pululent sur la chose littéraire, et je n'en attends rien de bon. Ouvrez-moi cette fenêtre toute grande, s'il vous plaît. » (Les Ecrivains.) Voilà ce que cet auteur fait dire au personnage principal de son roman. Je connais des homophiles qui avaient été quelque peu troublés par son dernier livre, que ce jugement sur les homophiles qu'à un autre endroit il qualifie avec dégoût de « tantes », leur montre l'objectivité et la charité dont est capable ce peu intéressant monsieur.

Un autre exemple. Pourquoi permettre dans un livre catholique, avec imprimatur, écrit certes par un laïc, mais avec une élogieuse préface d'un ecclésiastique fort connu, des lignes aussi cruelles que celles au cours desquelles il est conseillé au jeune homme qui découvre un homophile qui semble le solliciter, de se précipiter immédiatement au plus proche commissariat de police pour le dénoncer?

A un congrès catholique qui s'est tenu cet hiver à Annecy sous la présidence de l'évêque de ce diocèse, qui examinait le problème des loisirs sous l'angle catholique, on s'est fortement étonné du nombre des homophiles, des ravages qu'ils étaient capables d'opérer, de leur organisation, de l'existence même d'une presse à eux.

On me dira ce n'est pas forcément l'Eglise.

Alors et ceci, qui est grave, qui est triste, qui touchera les homophiles catholiques, qui leur montrera qu'ils ne sont pas considérés comme catholiques à part entière, que leur cas de conscience n'intéresse pas autant que la perte du monde ouvrier, ou que l'on a peur d'aller vers eux, parce que possédés du démon, je pense... que, déjà, ils sont hors de l'Eglise, et qu'ils peuvent donc mourir avec leur péché, leur honte, leur souffrance, leur inquiétude...

Eglise, pourquoi avez-vous refusé, il y a dix ans, qu'un prêtre compétent, sur ma demande, vienne entretenir les homophiles catholiques du problème de leur foi et de leur vie?

Eglise, pourquoi, il n'y a que quelques mois, alors que depuis douze ans cette revue et toute son action n'ont cessé de montrer à quels points ils voulaient une homophilie digne, et non la débauche, la frivolité; pourquoi avoir encore refusé qu'un prêtre, théologien et moraliste de premier plan, ne vienne vers les homophiles catholiques?

C'est cela le Concile? C'est cela l'amour du prochain, la

volonté de sauver le peuple chrétien?

On me permettra de m'étonner.

On me permettra de poser la question.

On me permettra d'insister : dans le cadre général des conférences que nous organisons, un théologien peut-il venir vers les Arcadiens catholiques?

Puisse le Cardinal Archevêque de Paris m'entendre!

*
**

Alors, homophile catholique : voilà où nous en sommes.

Ne vous faites pas des illusions sur ce que ce Concile peut décider. Il faut surtout, je crois, vous arranger vous-même avec Dieu, comme nombre de prêtres me disent le faire.

En évoquant le bonheur de l'homophile, en juillet dernier, je disais qu'il fallait savoir hiérarchiser. Je le redis ici. Vous qui parfois attachez tant d'importance à la sexualité dans votre vie religieuse, quelle place donnez-vous à la charité et à la justice? Ah, répondez... et jugez!

Ces deux vertus atteignent bien davantage autrui que votre vie sentimentale et amoureuse, et pourtant leur pratique ne semblent pas vous dévorer beaucoup? Est-ce normal? Est-ce une bonne hiérarchie?

Je crois précisément que Vatican II réaffirmera la primauté de ces vertus. Si déjà vous les pratiquiez, pour employer le langage théologique, dans la perspective du sacré, la grâce divine vous serait mieux accordée, il vous resterait moins de temps à penser à du négatif, votre vie sexuelle, et vous connaîtriez peut-être davantage l'amitié de Dieu.

Si vous êtes vraiment catholique, croyez-vous que ce soit surtout votre homophilie qui vous interdise d'atteindre les sommets?

Je ne le pense pas. Certes c'est l'Eglise, surtout au cours des siècles passés, qui a beaucoup mis l'accent sur la pureté, la chasteté, la virginité. Et l'homophilie, en tant que telle, sait, hélas, ce qu'elle doit à l'Eglise!

Mais, je l'ai écrit plus haut, il y a quelque ouverture. La commission pontificale qui étudie le problème de la régulation des naissances en est un fameux exemple. Si les Apôtres, les docteurs de l'Eglise, les théologiens qui nous ont souverainement condamnés, revenaient parmi nous, ne seraient-ils pas étonnés d'apprendre qu'on ne nous brûle

plus, et que parfois même, ici et là, les théologiens du xx^e siècle demandent plus de compréhension, ils seraient peut-être prêts à demander la suspension de toute condamnation formelle et définitive parce que la science en plein bouleversement — biologie, psychologie des profondeurs — peut demain tout remettre en question, si on découvre l'homophilie comme on découvrit Mars, ou comme on reconnaîtra le plaisir entre époux, sans même la procréation?

De quoi demain sera-t-il fait?

Arcadiens catholiques ne dramatisez pas votre sort.

Je n'ai pas les paroles de la vie éternelle, je n'ai pas les clés de saint Pierre, mais moi qui vous connais tant et si bien, je vous dis, au moment même où tous les Pères de l'Eglise sont réunis dans la basilique vaticane, et plus d'un seraient de mon avis, je le sais, je vous dis : homophile catholique, homophile chrétien, homophile qui avez besoin de Dieu, de Le sentir près de vous et en vous, qui avez besoin de sa force et de sa lumière, qui voudriez être mieux compris et mieux aidé de ceux qui se disent être le dépôt unique et authentique de sa volonté ici-bas, mais déjà puisque vous le cherchez, vous le réclamez, ce Maître et Seigneur, c'est que votre homophilie n'est pas l'œuvre de Lucifer, c'est donc que placé parmi les autres hommes, avec cette particularité, vous pouvez aussi l'appréhender, et l'entendre et l'aimer. Il sait votre désarroi, il sait vos efforts, il sait vos tâtonnements, il sait ce qu'il a voulu pour vous et le poids de chair et de volupté qu'il vous a remis, il sait vos renoncements parfois, peut-être pas assez fréquents certes dans l'économie générale du salut, il sait vos remontrances : il vous entend.

Ah! *Arcadie* voudrait tant la paix avec les pouvoirs publics, avec les hommes intelligents, probes, sincères, humains!

Elle veut tellement plus de compréhension entre les hommes!

Plus et mieux que d'autres elle peut parler de la paix, parce que depuis vingt siècles elle est en guerre, on lui fait la guerre, elle la refuse, on la lui fait. Et vingt siècles sans que ces forces coalisées contre elle aient remporté une seule victoire. Elle est toujours debout... ah, oui, debout comme cette Eglise de Pierre à laquelle vous appartenez aussi.

Arcadie..., l'Eglise catholique..., le monde... des hommes et des hommes, alors pourquoi pas la réconciliation?

C'est à cette œuvre magnifique, mes Arcadiens, et cette fois catholiques ou athées, tous, sans exception, c'est à cette œuvre que je vous convie.

ANDRÉ BAUDRY.

RELIURES

1964-1965

(dos en cuir - couleur verte)

12 F l'une (port compris)

AU SEUIL DU DIALOGUE ESSENTIEL

par JEAN SANJANA.

*A tous ceux qui souffrent, et dont
les tourments, unis à mes tourments,
ont inspiré ces modestes
lignes,*

*Je les dédie comme un message
d'affection lucide, inébranlable,
passionnée.*

Près d'un demi-siècle dans le creuset... Un demi-siècle de souffrances, de travaux forcés, de rigidité scientiste : telle est l'épreuve que m'imposa le destin avant que j'aie le droit de déposer mon fardeau, de m'ouvrir à la simplicité fondamentale, d'admettre l'incroyable évidence : La Bonne Nouvelle existe pour les Homophiles.

Comme je bénis aujourd'hui cet enfer! Comprenez la mentalité de celui que fascine l'objectivité scientifique : Un père a beau adorer son enfant : s'il est médecin, le diagnostic s'impose à lui, même s'il est fatal. Oui, il fallait cette rupture, ce long refus, pour que surgisse dans la totalité de mon être l'inébranlable conviction de l'authenticité.

Car le « réel » est ce qu'il est. Il se moque des affirmations et des négations de nos exigences. Il ne sert de rien que l'Homophile proclame l'authenticité de ses voies, si celle-ci ne résultait d'une soumission à la réalité, si donc elle ne s'imposait pas, au moins virtuellement, à tous.

Oui, le dialogue de l'Homophile et du « Normal » est ouvert. Il reflète le dialogue de la science et de la vie. Il est inévitable, et son issue est certaine, quelle qu'en soit l'échéance.

À l'occasion de mon entrée en *Arcadie*, j'ai besoin de geste, d'apporter quelque chose : qu'importe, si, comme l'enfant qui se hâte de ramasser quelques fleurs, mon bouquet est banal : c'est l'intention qui compte.

*
**

Mes propos s'inspirent de recherches, menées au cours de ces vingt dernières années, avec le concours de divers spécialistes. Ils sont la conclusion d'expériences de formes nouvelles de relations de groupe. Pendant des décades, je fus Freudien. Pas question de courage, de probité intellectuelle méritoire : j'étais ainsi conditionné, c'est tout. Conditionné par l'amour d'une vérité incomplète, et qui me tuait. Car, si ma propre psychanalyse et ma longue formation m'aiderent énormément à acquérir une indépendance de mon « moi », elles n'entamèrent pas d'un iota mon homophilie. Or, le fait d'être déculpabilisé, de s'accepter, ne résoud pas le problème fondamental : problème qui se pose, qu'on le veuille ou non, qu'on le regarde en face ou qu'on le fuie, à « tout homme venant en ce monde » : L'homophilie signifie-t-elle quelque chose ? Si oui, qu'est-ce donc qu'elle veut signifier ?

En un sens, je fus favorisé : je connus des « maîtres » de réputation internationale. Mais même lorsqu'ils sont assez grands pour s'ouvrir à l'au-delà de leurs connaissances, les Pontifes sont rarement ces catalyseurs transparents qu'ils devraient être.

« N'appellez personne votre Maître, car vous êtes tous frères. »

La science est une amie sûre : elle libère toujours. Mais la science elle-même doit se méfier des savants : il est si facile de passer d'un intégrisme à un autre et c'est vraiment trop bête ! La science n'est qu'une méthode d'approche des faits. Elle est humble et tolérante. Plus elle sait, et plus elle est surprise de ce qu'elle découvre.

Où en sommes nous ? Dans cet essai, je m'identifierai à l'homme « normal » : car notre liberté dépend de lui autant que de nous.

Je ne puis songer ici à développer l'aspect technique des travaux en cause. Je me bornerai à souligner les conclusions cruciales qui éclairent d'un jour nouveau les questions

posées par l'homophilie. M. de La Palice (un maître à penser supérieur à Descartes !) aurait dit que le « normal » et l'anormal ne peuvent se définir qu'en fonction d'une norme.

*
**

Il va de soi que tout change, selon que l'on s'en réfère à l'image naïve d'un Dieu antérieur à Copernic (qui avait fait les melons bien « tranchés » afin qu'ils soient mangés facilement en famille... et une clé pour qu'elle entre dans une serrure!!!), ou bien la thèse de la foetalisation d'où il résulterait que le « normal » spécifiquement humain est « anormal » (la pensée, le génie ne résultant que de l'échec de l'animalité).

Pour nous, dans une perspective positiviste, la seule norme concevable est celle qui peut résulter de la découverte progressive de l'humanité profonde de l'homme, de ses tropismes fondamentaux et du sens de son évolution. Nous ne condamnons pas pour autant ceux qui en préfèrent d'autres, reposant sur une foi révélée par exemple ; nous précisons seulement notre propre attitude.

*
**

Le premier élément crucial à souligner, c'est le recul, à un niveau plus profond, du « noyau Psy » par rapport aux conceptions de Freud. Ceci s'est imposé à toutes les écoles, y compris à des gardiens de « l'orthodoxie » Freudienne, tel Hesnard.

Nous pouvons dire aujourd'hui ceci : Par un tropisme vital primordial, tous les hommes, sans aucune exception, sont « semblables », pareillement orientés.

Perçu « dans » la monade individuelle, ce tropisme peut, en gros, se définir comme une aptitude à être sensibilisé à un cosmos humain dont la monade est partie intégrante. Il se traduit par une tendance psychomotrice à la fusion, à la participation, à la coextensivité sympathique.

En un sens très large, et sans qu'il soit nécessaire d'y mettre le moindre mysticisme (ceci est l'affaire de chacun), on pourrait dire que la « vocation » humaine fondamentale, en dépit de toutes les apparences, est une sorte d'*amour* « cosmique ». Innombrables sont les auteurs qui pensent, avec nous aujourd'hui, que la sexualité, au sens strict, ne fait que s'insérer dans ce contexte plus primordial. Dans

cette perspective (qui peut se traduire dans des expérimentations concrètes) se dissipe jusqu'à l'opposition entre « instinct de vie » et « instinct de mort », opposition qui déterminait le pessimisme du père de la psychanalyse.

La sexualité conserve une place fondamentale, et même accrue. Elle ne se limite pas à ce qu'y voient la plupart des gens, ni même à ce à quoi Freud lui-même l'a implicitement réduite.

Aujourd'hui, il ne paraît plus possible de situer le phénomène psychique au niveau de la monade individuelle. Avec Hesnard, nous pouvons dire : « l'individu n'existe pas ». Seules existent des personnes situées qui composent ensemble le milieu interhumain. Il n'y a donc pas des « individus » dans un milieu, comme des poissons dans l'eau. De même que les organes de notre corps ne sont pas des individus, qu'ils n'existent qu'en tant que reliés au tout par un influx fonctionnel (la vie), de même les personnes apparaissent de plus en plus comme cellules d'un véritable « tissu » collectif. La notion de *relation* prend donc une valeur capitale; et l'on ne peut pas plus séparer la sociologie de la psychologie que l'âme du corps. Il ne s'agit pas de donner à cette vision nouvelle un aspect magique en projetant la vie au dehors des individus. Comme le dit encore Hesnard, il n'y a plus d'intérieur ni d'extérieur : les frontières apparentes de notre corps sont illusoires.

**

De l'identification de ce tropisme vital primordial, actuellement attingible en clinique de l'humain, résulte une première conséquence fondamentale concernant la surdétermination et l'unification de tous les comportements humains par le processus de verticalité.

Pour nos ancêtres, il n'existait aucun rapport entre la combustion des bûches dans l'âtre, la rouille de leurs outils, et leur propre respiration. La chimie, en révélant la réaction précise d'oxydation, a unifié ces phénomènes disparates. L'approfondissement en verticalité agit de même en ce qui concerne les sciences de l'humain.

C'est en effet par rapport au noyau primordial (tendance à la fusion coextensive) que tous les comportements, sans exception, de tous les hommes, se trouvent « situés ». Par là même, si contraires qu'ils paraissent, ils sont reliés.

Les hommes, en somme, sont rigoureusement semblables par ce qu'ils ont de plus incommunicable (incommunicable sur le plan de leur conscience commune). Ils ne diffèrent les uns des autres que par la manière, précisément, dont ils se situent (vis-à-vis du tropisme essentiel) en fonction de leur données constitutionnelles personnelles, de leur histoire, des conflits qu'ils ont eus à affronter et des circuits qu'est obligé de suivre leur courant libidinal.

Les comportements qui paraissent contredire la tendance primordiale (Dieu sait qu'ils sont nombreux!) ne s'expliquent, en réalité, qu'à partir d'elle et par elle (comme la jalousie, la frustration, l'agression, à partir du besoin d'aimer par exemple).

Que l'homme fasse l'amour ou qu'il fasse la guerre, qu'il soit un saint ou un criminel, un génie ou un manœuvre, un moraliste sévère ou un débauché, un hétérosexuel ou un homosexuel, il tend toujours à exprimer, par son comportement, la tendance fondamentale que sa conscience lucide ignore, mais qui constitue le fond de son activité instinctuelle.

Par ses structures affectives (faisceaux complexes de tendances combinées) il finit toujours par réaliser un type d'existence dirigé par le tropisme inconscient, alors même qu'il a constamment l'impression de poursuivre un intérêt personnel et de choisir librement ses valeurs. Il sert mystérieusement, même par sa mort, une cause qui le dépasse. Sa seule liberté résulte de la faculté qu'il a de prendre une conscience de plus en plus profonde et lucide du sens réel de son destin.

Au-delà de la demande immédiate exprimée (par exemple par un malade chez le médecin), il y a une *demande implicite* plus profonde. Par ce que l'homme *fait*, il exprime essentiellement *ce qu'il attend des autres*. Il tâtonne « à la recherche de son âme », comme l'écrit Jung. Son comportement est donc un langage symbolique puisqu'incarné.

L'homme est à la recherche d'un *essentiel inaperçu*, à peine pressenti, en de brefs éclairs d'intuition, dans la splendeur entrevue de rares contacts épanouissants.

**

Dans la mentalité subjective, l'homme normal, c'est l'homme courant. Or, référé à la norme objective ainsi défi-

nie, l'homme courant n'est pas normal et nous sommes tous, plus ou moins, anormaux!

L'homme courant, en effet, est encore un enfant frustré, grognon, apeuré, aveugle, jaloux, culpabilisé, agressif, destructeur. Alors qu'il s'est intellectuellement développé, il est demeuré infantile dans sa vie de relation, c'est-à-dire dans l'essentiel. S'il est capable d'atteindre la lune, il est encore incapable d'atteindre son prochain, voire même (les deux aspects sont intimement liés) incapable de se saisir lui-même dans son être profond.

En fait, l'homme courant passe à côté de la vie. Il n'utilise en moyenne que 6 à 10 % de son énergie psycho-affective, aujourd'hui cliniquement décelable comme disponible.

S'il savait ce qu'il est capable de faire avec les autres, il renoncerait vite (comme il a renoncé à jouer aux billes) à vouloir se faire Prince, Dictateur ou milliardaire, pour se consacrer à la tâche prodigieuse de son propre épanouissement relationnel.

Tel amour contredit-il tel autre? S'il en était ainsi, il n'y aurait aucune issue. Il faut, en ce qui concerne l'essentiel, avoir le courage de la prise de conscience : on ne peut se sauver seul. Nous sommes tous, à un degré que nous ne soupçonnons pas, des frères. « Laisser tomber » un seul d'entre nous, c'est perdre notre âme.

L'expérience prouve que ceci n'est pas utopique, du moins actuellement, à l'échelle de petits groupes profondément préparés. Demain, ce sera possible à l'égard de grandes collectivités. Une vie de relation peut s'instaurer, qui diffère autant de la vie collective actuelle que celle-ci, déjà, diffère de la vie des singes au zoo.

Nous verrons notre « vocation propre » à cet égard. L'expérience de base est celle d'un petit groupe, préparé par une descente commune en profondeur : une fois le propre inconscient personnel exploré, l'inconscient collectif commun peut être vécu : alors se produisent des phénomènes extraordinaires décrits par de nombreux psychiatres modernes : phénomènes de surconscience, d'empathie (participation à la vie mentale de l'autre), de symbiose (cette symbiose avidement recherchée empiriquement dans tout amour), voire même, dans certains cas, aujourd'hui cliniquement certains, de télépathie!

*
**

Il importe de voir maintenant comment se situe l'homophilie dans ce contexte.

Disons-le tout de suite et nettement : qui veut prétendre goûter cette « symphonie des âmes » doit avoir du courage, de la volonté, de la persévérance. Mais peut-être que l'homophile, à condition d'accepter la réalité de la vie, peut prétendre déboucher plus directement que le « normal » sur ces perspectives : car ses conflits, ses souffrances, sont alors autant de richesses qui lui rendent possibles des relations qui seront encore longtemps inconcevables au brave type sans problème. La souffrance des uns peut aider aussi les autres...

Plaçons-nous dans le personnage d'un homme « normal », hétérosexuel, mais de bonne foi, compétent, ouvert, intelligent. A la lumière de ce qui précède, que dirait-il aux homophiles? Ceci :

« Comprenez que votre vocation humaine n'est nullement compromise par votre « anomalie » en elle-même, mais seulement par les représentations que vous vous en faites, sous l'influence de la suggestion collective : car nous sommes encore à l'ère de la magie dans ce domaine! Même si vous ne pouvez « guérir », vous pouvez toujours néanmoins nous rejoindre. Nous rejoindre là où nous conduit notre hétérosexualité. Vous avez en tout état de cause une vocation humaine à part entière. Le mystère de votre être est sacré et vous êtes nos frères. En outre, si vous pouviez comprendre qu'en dépit des apparences les plus obsédantes, vous ressemblez finalement infiniment plus aux autres que vous n'en différez. Le gros plan vous bouche l'horizon, mais celui-ci est le même pour tous : allons-y ensemble, chacun selon nos voies. »

Je sais que l'homme « normal » ne nous tient pas souvent ce langage. Je sais aussi que, demain, il nous le tiendra, si nous savons l'aider à nous découvrir dans notre être profond.

*
**

Comment sommes-nous situés par rapport à nos frères « normaux »?

Biologiquement et psychiquement, tout homme est bi-sexuel. Nous savons aujourd'hui que, sans cette bi-sexua-

lité, l'amour « normal » serait inconcevable, puisqu'il suppose « l'identification à l'anima ».

Cette bi-sexualité de chaque sexe avait intrigué Freud toute sa vie. Il déclare expressément n'avoir pu apporter aucune solution au problème qu'elle pose. C'était beau, déjà, de voir qu'elle en pose un!

Aujourd'hui, nous commençons à entrevoir cette réponse. Il est évident (encore qu'on l'ait oublié dans la magie des mots : le normal n'ayant pas besoin d'être expliqué!!!) que l'on ne saurait rien comprendre à l'amour homosexuel tant que l'on ignore ce qu'est exactement l'amour tout court. Nous commençons à pénétrer le mystère des processus qui président à la formation des symboles relationnels vitaux individuels, qui expliquent notre attirance pour telle personne et notre indifférence à l'égard de telle autre. Une science de la sympathie est en train de naître. Nul doute qu'elle ne soit la science la plus nécessaire à l'homme des collectivités de demain.

En raison de ce que fut l'histoire affective de notre collectivité, l'homme de notre époque, habituellement, refoule dans son inconscient sa tendance homosexuelle. Mais il y a bel et bien, aux yeux de l'homme « normal » (éclairé), une « homosexualité normale ».

D'abord en ce sens qu'il existe chez l'hétérosexuel une tendance secondaire spécifiquement homosexuelle.

Ensuite, en cet autre sens, très différent : il existe, dans la vie sociale, une foule de relations de mâle à mâle : amitié, camaraderie, rivalité, agression, etc... Or, qu'on le veuille ou non, toute relation est située sexuellement. A cet égard-là, tout le monde entretient quotidiennement, sans le savoir, des relations qui ont une polarisation homosexuelle (positive ou négative, ou ambivalente).

Or la question capitale qui se pose est celle de savoir quelle serait, pour un « hétérosexuel normal », l'expression optima de son homosexualité. A cet égard (toujours du point de vue du « normal » éclairé), si l'attitude « normale » n'est certainement pas celle de la confusion des sexes (qu'il nous reproche : ou homosexualité au sens strict), elle ne saurait être davantage dans cette seule agressivité destructrice qui résulte du refoulement dans l'inconscient de la tendance niée.

Car il est bien certain que l'horreur affichée, le sadisme

manifesté à l'égard de l'homophile le plus innocent trahit le refoulement de la tendance niée. Ceux qui hurlent le plus fort, tels ces voleurs qui se font gendarmes, ne trompent guère qu'eux-mêmes. Tant qu'ils en sont là, ils ont *besoin* que l'homophile soit bafoué, déchu, exilé. On agissait ainsi à l'égard des lépreux... par crainte de contracter la maladie! De même, ces « paras » qui tabassent le « fils à maman » qui a osé ne pas oser sauter! La peur d'avoir peur... La peur de prendre conscience, la peur de perdre l'image... virile! de soi...

Or ce besoin disparaît lorsque le normal prend conscience, par une relation vécue, de ce qu'est l'homophile en ses profondeurs. Il ne s'agit en aucune manière de le « convertir » à l'homophilie, ce qui serait au moins aussi impensable que de « convertir » un homophile « constitutionnel » à l'hétérosexualité. Mais de se rencontrer...

Et la rencontre doit se faire d'abord sur le plan de « l'homosexualité normale ». La psychosociologie verticale est en train de nous révéler le rôle que paraît jouer dans le destin humain cette « composante homosexuelle normale ». L'histoire lui doit beaucoup. La plus rigoureuse objectivité nous enseigne ce à quoi on aurait pu s'attendre, n'eussent été les tabous : à savoir que cette composante, dont la nature nous a dotés, a une *fonction*.

A l'opposé de l'hétérosexualité qui referme le couple sur lui-même en vue de la transmission de la vie individuelle, la composante homosexuelle (qui n'est pas l'homosexualité de certains d'entre nous) semble orientée sur les « grands ensembles ». Et ceci est une précieuse indication pour nous aussi. Nous lui devons une multitude de réalisations orientées vers l'épanouissement collectif : de nombreux saints ont été sans le savoir plus homophiles que la moyenne. Le rôle joué dans la sublimation religieuse par l'homophilie est bien connu. Nous lui devons aussi une foule de grandes réalisations juridiques, sociales... Demain, on s'apercevra avec stupéfaction que la vie sociale serait impensable sans cette composante.

Dès lors notre salut dépend pour une très large part des découvertes qui seront faites en ce sens par une science qui s'impose à tous. Il faut faire prendre conscience aux « autres » de la nécessité de cet essentiel dialogue des fondateurs.

Car les « autres » découvriront deux choses :

D'une part les formes les plus frustes et directes d'homosexualité (prostitution) sont en rapport direct (par la culpabilisation inconsciente des homosexuels) avec le refoulement des autres et avec leur attitude de répression sadique : qu'ils comprennent le bien que fait le sectarisme à la cause du mal qu'il prétend combattre!

D'autre part, on comprendra avec stupéfaction que ce refoulement prive la société d'une valeur essentielle. Toute l'âme d'un groupe humain repose sur le lien affectif qui en unit les membres. Or la société actuelle, de refoulement en refoulement, avec ses couples qui s'isolent contre le reste des humains, sombre de plus en plus dans un mécanisme où l'imprimé est seul roi et où chacun devient de plus en plus étranger à chacun.

Comprenons donc bien combien il est essentiel que des scientifiques authentiques, des « normaux » de plus en plus nombreux, prennent une claire conscience de tout ceci. Comprenez que je suis heureux d'avoir mis un demi-siècle avant d'en être sûr : sûr qu'il ne s'agissait pas de ma part d'une de ces roueries inconscientes, une justification « pro domo ».

Il est nécessaire que nous soyons positifs pour deux, nous les « malades », les « névrosés ». Nous devons être humbles et vrais. Nous devons admettre, comme tous les hommes devront l'admettre, que nous avons tous, par un approfondissement lucide, à nous ouvrir à une plénitude de plus en plus grande. Dans le cadre d'une évolution normale, qui ne nous donne jamais cette impression que nous perdons l'essentiel, tout au contraire, nous devons admettre que notre homophilie pourrait signifier pour nous quelque chose que nous n'apercevons pas encore totalement. Ces contacts vécus avec des « normaux » qui nous ressemblent peuvent aussi être bénéfiques à ceux d'entre nous qui ne sont pas certains de leur « statut », qui ne s'acceptent pas pleinement. Car ces contacts résolvent le *nœud gordien* de ceux-là, leur paradoxe : d'une part la hantise que quelque chose de fondamental leur échappe, qu'ils ne sont pas « en état de grâce cosmique », en relation au plérôme humain; d'autre part le fait que chez eux le tropisme vital, ce qui leur permet de respirer psychiquement, ce qui fait tout intérêt à la vie, le sens même du beau, le sens de Dieu

même, ne peuvent leur parvenir qu'à travers leurs perceptions homosexuelles. A ce point que c'est dans l'homophilie même qu'ils devraient éventuellement puiser l'énergie pour s'en dégager!

Ces rencontres en profondeur sont actuellement réalisables à l'échelle de petits groupes, préparés par un personnel approfondissement. Dans un tel groupe, il est possible d'être totalement soi et d'être néanmoins totalement accepté par les « autres ». Je sais de formidables amitiés nées entre des « purs » des deux « camps ». Je sais aussi quelle libération cela signifie pour les homophiles faibles, écrasés par les suggestions collectives.

La meilleure chose que nous puissions faire n'est-elle pas de montrer à tous qu'avec dix désespérés on peut faire un monde, que, comme l'a écrit Jung, « c'est de ce que nous appelons le pire que la nature fait surgir le meilleur », et qu'effectivement il se pourrait bien que par certains côtés essentiels « les derniers soient les premiers ».

Cela n'est possible que si nous nous libérons assez nous-mêmes, sûrs de l'atout majeur qui nous est laissé, en tout état de cause et que nul ne pourra jamais nous ravir : le droit inconditionnel d'aimer.

Dialogue essentiel... Ce titre a aussi un sens secret. Car pour moi qui, durant « un demi-siècle », n'ai fait que balbutier, c'est aussi le début d'un dialogue essentiel. J'ai mis tout ce temps-là pour me trouver dans une totale solitude. Et voici que soudain je découvre « qui vous savez », que je vois de mes yeux un homme réel qui avait réussi « ça » et qui tenait depuis douze ans. Et cela fit plus, en moi, que le demi-siècle écoulé.

Merci, A. B...

JEAN SANJANA.

CLAUDE CHEZ LES ROUTIERS

par YVES CERNY.

J'ai déjeuné deux fois dans des restaurants de routiers.

La première fois, c'était à Beaucaire, en revenant du château où j'avais fait la visite que j'ai évoquée dans ces pages en janvier 1959. Il était près d'une heure; je ne savais où aller. En débouchant sur le quai ombragé qui longe le canal du Rhône à Sète, j'aperçus d'énormes poids lourds rangés sous les platanes. Un tel rassemblement, à cette heure-là, annonçait un restaurant de routiers. Je me décidai soudain et rangeai ma petite voiture à l'ombre d'un immense camion. A vrai dire, mon habituelle curiosité pour les milieux auxquels je n'appartiens pas, qu'ils soient plus haut, plus bas ou simplement autres, m'avait, depuis quelque temps, inspiré ce projet. Il suffisait d'un signe pour que je franchisse le pas.

C'était vraisemblablement un ancien restaurant de marinières qui avait changé de clientèle. La salle était assez étroite (une série de tables de six, à gauche! une de tables de quatre, à droite) mais profonde. A l'entrée, un petit bar; en face, à droite, une table inoccupée, la seule, me sembla-t-il. Je m'étais donc mis là et la serveuse ne m'avait posé qu'une question : « Rouge ou rosé? » et un demi-litre de vin rosé, dans une bouteille ordinaire, mais lumineux et rafraîchi à point, s'était, comme par lévitation, posé devant moi. Pas de carte, le menu étant le même pour tout le monde, mais solide, bien préparé et de prix plus que raisonnable.

Un regard circulaire m'avait appris qu'il n'y avait que des hommes dans ce restaurant et pas d'autre consommateur étranger à la corporation que moi. Ma mise était simple (pantalon et chemise d'été, sandales) mais sans point com-

mun avec les combinaisons, les bleus, les pantalons de toile, les maillots de corps qui entouraient les tables.

C'est une assez étrange chose que de se trouver ainsi seul de son espèce : laïc parmi des prêtres, civil au milieu de soldats, non-routier chez les routiers.

J'étais assis à part. Mon entrée avait été discrète; je voulais éviter de marquer ma curiosité. Pourtant, au milieu d'une table de six, il y avait un gars d'une trentaine d'années qui appelait la considération, tant par son bagout que par son physique. Un beau brun, à peau mate, aux yeux noirs et vifs et qui parlait, parlait, d'une voix assurée, au souffle inépuisable. Les cinq autres, de sa table, mangeaient et se taisaient (écoutaient-ils?) mais aucune réplique n'était nécessaire, le parleur ayant recours d'instinct à ces formules qui font rebondir un monologue : « Vous me croirez si vous le voulez... Je sais bien ce que tu vas me dire... Tu seras peut-être pas d'accord, mais... ». En prêtant l'oreille, je l'entendais assez bien et ce qu'il disait n'était pas sot : il parlait de son métier et de ses mille incidents. En réalité, les autres ne pouvaient qu'être d'accord.

Puis je cessai de m'intéresser à lui, bien qu'il y eut une autre raison de le faire : il était nu dans sa salopette de toile bleue et cette combinaison, pour le haut, se réduisait à un plastron carré sur la poitrine, retenu par des bretelles croisées dans le dos. Les épaules, les bras de cet homme jeune étaient musclés, bronzés, magnifiques — et il le savait.

Cependant, je m'étais retourné une fois, comme pour appeler la serveuse. Il avait perçu mon mouvement et son regard avait croisé le mien, que j'avais détourné. Mais une petite étincelle entrevue au coin de son œil avait confirmé ce que je pensais : *faraud et sûr de lui*, il aimait avoir un public et aurait admis, sans doute, que j'en fisse partie.

La serveuse avait apporté les hors-d'œuvre : une assiette de charcuterie appétissante et plusieurs rapiers de salades. Puis elle avait coupé un melon sur le comptoir et m'en avait remis la moitié. Cette année-là, dans le midi, tous les melons étaient bons et, beaucoup, excellents. Celui-ci était tout simplement extraordinaire de couleur, de parfum, de maturité, de goût. Et quel sucre! Un vrai régal.

J'allais proposer à la serveuse de troquer tous mes hors-d'œuvre contre l'autre moitié, lorsqu'un jeune homme

écarta le rideau de bambous et de perles de l'entrée. Son premier mouvement avait été de s'asseoir à ma table, mais il m'avait identifié comme non-routier et je l'avais vu parcourir du regard la salle, à la recherche, sans doute, d'une place libre près d'un camarade. Comprenant que sa quête était vaine, je glissai à mi-voix : « C'est ici qu'on a le plus d'air. Si vous voulez vous mettre de ce côté, je me pousserai. »

Il eut un geste qui pouvait signifier qu'il serait aussi bien en face de moi. Avant de s'asseoir, il esquissa le mouvement d'ôter sa veste de toile, puis parut y renoncer, comme s'il hésitait à se mettre en maillot de corps devant moi.

Je lisais sur son visage jeune, timide, un peu triste, comme dans un livre ouvert. Il s'en avisa quand je désignai sans mot dire une patère au-dessus de la table. Alors, il rougit un peu, mais se décida à enlever sa veste, s'assit et, finalement, me sourit.

Pour lui, sans rien demander, la serveuse avait apporté un demi-litre de vin rouge. Puis les hors-d'œuvre avaient suivi, y compris la deuxième moitié de *mon* melon. A mon grand étonnement, il la laissa de côté et, après avoir chipoté dans les crudités, se contenta d'un peu de jambon.

— Le melon est formidable : j'ai mangé l'autre moitié. Il ne faut pas rater ça.

Il fit un geste pour indiquer que le melon ne le tentait pas ou, peut-être, ne lui réussissait guère; puis je le vis hésiter, comme s'il avait une décision à prendre. C'est alors qu'avec autant de gaucherie que de gentillesse, il demanda : « Vous voulez le manger? »

J'avais accepté, ravi et un peu gêné, réfléchissant tout haut : « Qu'est-ce que je pourrais bien vous offrir à la place? » De nouveau, son geste un peu court vint exprimer que cela n'était pas nécessaire, qu'il était content de me faire plaisir.

Cet épisode avait rompu la glace et, peu à peu, il se mit à me raconter ses tournées autour de Nîmes, au volant d'une camionnette légère, suffisante pour les livraisons dont on le chargeait. Il m'apparut bientôt qu'il était seul dans la vie, mais trouvait un semblant de foyer chez son patron, brave homme; pas très robuste, non plus, mais il reconnaissait que les cageots de primeurs n'étaient pas trop lourds. Maintenant, il ne semblait plus du tout percevoir ma présence comme celle d'un étranger. Je l'avais mis à l'aise — bien facilement — et il m'en était reconnaissant.

J'avais offert le café. Il voulut sacrifier à son code de la politesse en proposant un digestif. Je finis par accepter « un petit marc » (lui préféra « du doux » : une Marie Brizard), mais je tins à régler tous ces suppléments et repoussai sa protestation : « Vous m'avez fait plaisir : il est naturel que je vous remercie. »

Il risqua un petit sourire : « C'est à cause du melon? » Je souris aussi : « Si vous voulez, mais c'est surtout parce que, grâce à vous, je ne suis pas resté seul. » Là, il ne dit plus rien, comme si la chose valait aussi pour lui. Enfin, il me serra la main et s'en alla.

Entre temps, j'avais vu sortir le gars à la belle tête et au torse magnifique. Déception! Il lui manquait au moins quinze centimètres de jambes pour promener un tel buste à la hauteur qui lui paraissait due. Et puis, ce léger dandinement... Aussi, sans hésiter, l'avais-je aussitôt rayé du tableau des affaires en cours. « Question réglée : n'y pensons plus. »

On s'étonnera, peut-être, que je m'attarde à évoquer une rencontre (je parle du jeune chauffeur qui avait pris son repas à ma table) en apparence insignifiante. C'est que pour moi, qui voyage presque toujours seul, cette présence m'avait apporté la part de cordialité dont j'avais, à ce moment, besoin.

**

Le deuxième repas, je l'ai pris, presque par hasard, en juin dernier, en me rendant dans les Vosges par la vallée du Rhône.

J'avais quitté les rives méditerranéennes dans la matinée en prenant grand soin de ne me fixer aucun programme, tout au plus une direction : Lyon, Bourg et le Jura.

Passé midi, ayant traversé Montélimar sans qu'aucune façade de restaurant ne m'eût fait signe, je décidai que le premier établissement au bord de la route serait le bon : ce fut un restaurant de routiers, à main droite, précédé d'un très vaste parking.

La salle à manger, vue de l'extérieur, paraissait avenante. Les « toilettes » me révélèrent une installation soucieuse d'efficacité : des douches, des lavabos curieusement isolés par des demi-cloisons montant jusqu'au plafond, tout cela, avec les W.C., par trois ou quatre, permettant à la clientèle d'opérer par fournées.

Quelques chauffeurs discutaient au comptoir.
 Quand j'entrepris de rejoindre la grande salle qui leur est réservée, je fus autoritairement dirigé par une serveuse vers une autre pièce plus petite : « Vous serez mieux ! » assura-t-elle d'un ton qui n'admettait pas de réplique. Je fis valoir, cependant, que ma voiture, rangée devant l'autre façade, échapperait à ma surveillance, avec ses multiples valises.

— Faites-lui faire le tour : vous l'aurez sous les yeux et elle sera à l'ombre.

Soit ! Je m'exécutai. Pour en finir avec cette petite déconvenue, je dirai que le repas devait être excellent, qu'il me coûta la moitié de ce que je l'aurais payé sur la Côte et que, finalement, en bavardant avec la serveuse, je devais recueillir plus de renseignements que je n'en aurais eu de l'autre côté.

C'est qu'au début, j'avais été seul, ce qui m'avait permis d'amorcer la conversation par le biais le plus classique :

— Vous n'êtes pas d'ici ?

— Du Morvan.

— Ah ! le Morvan... (intonation soignée) : Autun, la Pierre-qui-vire, etc..., etc...

Après étaient venus deux très jeunes mariés, charmants, mais de vrais gosses ; ensuite, une mère avenante et son grand fils maussade ; enfin, deux familles du Nord, voyageant ensemble et bruyamment regroupées autour de trois tables rapprochées.

Les commandes passées, il y avait des temps creux dans le service, que je mettais à profit pour poursuivre ma documentation. On ne se doute pas du nombre de choses qu'on peut dire ou demander si on le fait au bon moment et du ton qui convient.

Quand j'avais senti que nous étions en confiance, j'avais risqué :

— Vous m'avez mis à part parce que vous faites des prix aux routiers. Remarquez que je considère cela comme tout à fait logique : c'est eux qui font vivre l'établissement.

— Un prix très serré, vin et service compris, mais sans dessert. S'ils en veulent, ils se le paient.

— Ça doit bien arriver : il y a plus d'un homme qui a « la gueule sucrée » !

Elle avait ri : « Ça les regarde ! »

— Dites donc, c'est plutôt sympa, ici. Vous avez des chambres ?

— Pas assez ! Avant, nous en avions quatre de plus dans ce petit bâtiment. (Elle montrait une maisonnette derrière la pompe à essence.) Maintenant, c'est au pompiste. Et puis (je sentais qu'elle voulait me dissuader), ce ne serait pas assez bien. Il y a ce qu'il faut, bien sûr. Mais deux lits par chambre, où ils couchent à quatre... (interruption pour apporter du pain aux gens du Nord) ... quatre qui ne se connaissent pas !

Son regard me sondait. Je pris mon air le plus neutre et suggérai :

— La vie de chambrée, comme à la caserne ?

— De toute façon, admit-elle, ils sont toujours mieux qu'à dormir dans leur cabine.

J'approuvai. Mais elle ménageait un dernier effet :

— Encore si les lits étaient assez larges...

— Ah oui ? Des lits d'une personne et demie, comme on disait autrefois ?

Elle s'était éloignée en riant.

A la première occasion, j'avais réglé ma note et étais parti.

*
**

Le morceau d'autoroute que je ne connaissais pas au sud de Vienne ; les boulevards circulaires autour de Lyon ; un charmant pompiste de dix-huit ans sur la route de Bourg ; un délicieux parfum de foin coupé dans la traversée de la Bresse ; une pensée pour la Dombes, avec la satisfaction de savoir que, malgré l's final et l'usage fréquent du pluriel, cette région doit être appelée comme je viens de le faire ; une ondée printanière sur Saint-Amour et les premiers mouvements de terrain du Jura — en fallait-il plus pour oublier, momentanément, qu'au relais en question, les routiers couchent deux par deux à raison de quatre par chambre et « quatre qui ne se connaissent pas » ?

C'est seulement en prenant l'apéritif du soir à l'étape de Lons-le-Saunier que, délaissant Rouget-de-Lisle, je pensai brusquement à ce que mon ami Claude m'avait raconté un jour.

D'abord, je dois vous présenter Claude.

Jeune (la trentaine), de taille moyenne, de visage agréable, de mise toujours soignée, de parfaite éducation et ayant su faire preuve d'une réelle dignité pendant une phase difficile de sa vie...

Vous sentez, n'est-ce pas? que j'hésite au moment d'exprimer l'inévitable réserve sans laquelle un portrait ne paraîtrait pas sincère. Comment la formuler? Je pourrais parler de son élégance un peu trop soutenue; de sa voix un peu trop étudiée (il a fait du théâtre, sans qu'il en résulte rien). Au fond, la seule chose qui me gêne, c'est de ne jamais l'entendre rire aux éclats, c'est de constater que son visage est trop souvent voilé par cette tristesse que j'ai tendance à croire arcadienne. Je connais ses mérites; je lui accorde volontiers mon estime; mais je n'ai aucune propension à le tutoyer, à en faire un copain.

Il est vrai que je reste des mois sans le rencontrer, que cela se passe toujours chez des amis et que, si je l'interroge sur ses occupations, c'est crainte de voir ma discrétion faire figure d'indifférence. Me trompé-je en pensant que, lui, aimerait parfois en savoir un peu plus sur ma façon de vivre?

— Alors, Claude, que devenez-vous? Circulez-vous beaucoup actuellement?

(A vrai dire, je ne sais jamais où il en est, car il a changé plusieurs fois d'activité.)

— Moins, depuis que j'ai renoncé à la représentation des grandes librairies. Mais je reviens d'Espagne et ai des vues sur les Etats-Unis.

— Oui? C'est merveilleux!

Je n'insiste pas, car je n'y crois qu'à moitié et ai peur de le gêner en demandant : « Quelles vues? » et lui se tait, parce qu'il est irrémédiablement bien élevé et qu'il attend que je l'interroge.

Dieu merci! les autres convives me fournissent d'utiles répliques. Le repas est excellent; les alcools, généreux. Je me laisse aller, je raconte n'importe quoi et Claude finit par s'animer un peu, par sourire. Il semble même être reconnaissant à notre hôte et à moi-même d'avoir su l'entraîner à quelque amusement.

La soirée à pris fin. Parce que j'ai lancé : « Qui vient avec moi? J'ai de la place! », il me prie — oh! discrètement — de l'accompagner à la première station de taxi. Bien qu'il habite loin, je tiens à l'amener jusque devant chez lui : battons le fer de notre soudaine cordialité tant qu'il est chaud et profitons-en pour l'interroger :

— Avez-vous enfin passé une soirée chez ces gens d'Avignon que vous m'aviez dépeints comme assez exceptionnels?

— Ah oui! Avignon... Eh bien, non! à cause d'un orage. Mais quelle aventure, à la place!

— Un orage? Une aventure? Racontez-moi ça!

Et voici ce qui est arrivé à Claude ce soir-là.

*

**

Il roulait donc en direction d'Avignon, lorsqu'un orage d'une violence inouïe éclata. Des trombes d'eau; des éclairs affolants; des rafales qui arrachaient les branches et les projetaient sur la route... Il n'était pas tard, mais une nuit de fin du monde s'était abattue sur la campagne.

La circulation restait importante, tous phares allumés, mais hésitante, dangereuse. Les voitures, en se croisant, s'éclaboussaient d'eau souillée de terre. A deux reprises, il avait semblé à Claude que de lourds camions fonçaient sur lui. Il avait, nerveusement, serré à droite et un éclair lui avait alors révélé le fossé tout proche. Bref, croyant sa dernière heure venue, il n'avait plus eu qu'une pensée, bientôt une obsession : laisser sa voiture, se mettre à l'abri.

Enfin, une maison éclairée, un relais lui était apparu au bord de la route. A droite, à gauche, vingt « poids lourds », trente, peut-être, étaient arrêtés. Où se garer, sans trop s'éloigner de l'entrée que Claude avait vue en passant?

Finalement, il avait pu ranger sa voiture de façon convenable, mais les vingt mètres à parcourir sous un déluge avaient suffi pour que sa veste fût trempée, les jambes de son pantalon à tordre, ses souliers de daim noyés... Car il avait dû renoncer à ouvrir le coffre où, dans la valise porte-manteau, rangée au fond, était soigneusement plié son imperméable.

Une fois à l'abri, regardant autour de lui pour prendre autrui à témoin de cette catastrophe (que deviendrait le beau costume de cheviotte après un tel traitement?), Claude avait eu une courte suffocation : ces combinaisons de travail, ces salopettes, ces hommes à demi-dévêtus, aux gestes vulgaires, au verbe haut... Où était-il tombé?

Puis il s'était rendu compte que, si son entrée ruisselante les avait, un instant, distraits, ils avaient vite repris leur conversation bruyante, où il était surtout question des « chances » que cette tempête pouvait avoir de durer.

Un bar, mais pas de tables dans cette entrée. Dans un café, mettons « normal », Claude se serait assis et expliqué avec le personnel, car il ne cessait de penser au coup de fer qui sauverait son beau costume. Mais il ne voyait que le patron, au comptoir, puissant, rouge et velu, et certainement étranger à tout problème vestimentaire.

Pour faire comme tout le monde, il s'était alors approché du bar et, fidèle à ses habitudes, avait commandé « un Vichy » (« Nature? — Oui ») et entendu, un peu gêné, un peu vexé, une voix goguenarde lancer : « Pour moi, ce sera un canon de rouge. Je trouve qu'il y a assez de flotte comme ça! »

N'ayant qu'une idée, repartir au plus vite, Claude était revenu vers la grande vitre en façade, frémissante sous les giclées d'eau et les attaques du vent. S'isolant des autres, il avait fini par ôter sa veste, dont il supputait les dégâts. Il portait une délicate chemise bleu pâle, mouillée sur la nuque, et une cravate de très bon goût, mais qui avait déteint sous le col.

A ce moment, il s'aperçut qu'un des chauffeurs le regardait avec sympathie : un jeune gars au fin visage, aux yeux rieurs sous une petite casquette de toile bleue posée à la diable et qui lui allait à ravir. Claude avait tellement besoin de réconfort qu'il osa avouer son souci en lui montrant sa veste.

— Elle en a pris un coup! Vous croyez qu'elle sera abîmée? demanda le jeune homme.

Rien ne pouvait toucher Claude davantage. Il se rapprocha du routier.

— Ce ne serait pas grave si on pouvait lui donner rapidement un coup de fer.

— Peut-être tout à l'heure, après le repas. Maintenant, ils sont trop occupés.

— Merci, vous êtes gentil. Alors, vous croyez que je pourrai le leur demander?

— A table, vous en parlerez à la serveuse. On va vous faire manger par là. *Nous*, c'est par ici.

— Ah? avait fait Claude, cherchant à bien comprendre la situation.

Pourtant, il était dit que les choses se passeraient autrement : un bruit d'enfer, lointain mais terrifiant, avait secoué la maison, entraînant une panne de lumière que

salua la plus belle bordée de jurons que Claude eût jamais entendue. Immobile, perdu, sa veste toujours à la main, il attendait que la lumière revînt ou qu'un miracle se produisît.

Mais l'arrêt du courant devait durer des heures et ce fut avec des moyens de fortune que le dîner s'organisa. Dans leur salle, les hommes avaient tiré plusieurs petites tables bout à bout, avec une forte lampe-tempête à une extrémité, perchée sur un tabouret, et quelques bougies plantées, de place en place, dans des goulots de bouteilles.

— C'est le transformateur qui a sauté, avait annoncé une voix autorisée. Y en a pour toute la nuit. Alors, les gars, on bouffe et on se pieute!

Claude avait senti une main prendre la sienne : « Venez avec moi; vous êtes tout seul : ils vont pas vous mettre de l'autre côté. »

Il avait suivi avec reconnaissance son jeune compagnon, qui avait eu le tact de le conduire du côté opposé à la lampe-tempête, dans un relatif isolement. Le petit gars avait aussi réglé d'autorité les questions de nourriture et de boisson avec la serveuse, que cette simplification de son service avait fort arrangée. Et, pour une fois, Claude avait oublié ses préventions, ses préférences, ses préjugés, ses principes, ses craintes, son éventuel régime, son foie probablement sensible... Oh! pas d'un seul coup! Le premier verre d'aramon avait mis quelque temps à passer. Cependant, après la soupe de légumes taillés gros et de pain bis trempé (« Mais, c'est très bon! » avait-il admis, étonné), le deuxième verre avait glissé aisément et il en avait redemandé.

— Je n'aurais jamais pensé trouver autant de prévenances chez... chez...

Claude cherchait le mot qui rendrait sa pensée, sans trop me rappeler combien il tenait au cloisonnement social. Je lui avais évité cette peine en disant simplement : « Je suis bien moins surpris que vous. Même en reconnaissant que vous êtes bien tombé, je pense que votre routier devait être assez flatté d'avoir pour vis-à-vis un « bourgeois » aussi raffiné que vous, mon cher Claude, et de pouvoir lui rendre service. »

Claude allait protester, par politesse, mais je l'en empêchai :

— Dites-moi, la lumière est revenue?

— Non.

- L'orage a cessé?
 — Non plus.
 — Alors, vous n'avez pas pu repartir? Donc, vous avez passé la nuit là?
 — Oui.
 — Mais, vous avez pu avoir une chambre?
 — Une chambre? Non. Il n'y en aurait pas eu pour tout le monde.
 — Alors, un lit, dans une chambre que vous avez partagée avec le petit routier?
 — C'est-à-dire...

Claude hésitait, comme s'il importait de bien comprendre, d'abord, que les événements lui avaient forcé la main. Il voulut reprendre son récit et indiquer que, peu à peu, les hommes s'étaient levés, étaient montés vers les chambres. Bientôt, il n'y aurait plus qu'eux deux dans la salle à manger.

— Ils sont allés se coucher? avait demandé Claude. Quelle heure est-il? Vous croyez que je pourrai passer la nuit ici?

— Oui, avait répondu nettement le jeune homme; mais il n'y a qu'un moyen et, encore, parce que j'ai prévenu la serveuse.

Claude avait « marqué un temps », comme au théâtre. Je compris qu'il attendait ma réplique.

— Mais, Claude, c'est merveilleux! Je pense que vous avez noté son nom, à ce compagnon si charmant et que vous avez su le remercier?

— Non, avoua Claude, mélancolique. Quand je me suis réveillé, le matin, j'étais seul dans la chambre. Ils étaient tous partis au petit jour et je n'ai pas osé demander à la serveuse de me dire comment je pourrais le retrouver. Il me semblait qu'elle me regardait d'un drôle d'air. Elle m'a dit : « Vous avez bien dormi? *Les autres* n'ont pas trop ronflé? »

De nouveau, Claude m'observait; mais je riais de bon cœur, demandant machinalement : « Pourquoi? les cloisons étaient donc si minces? »

Il m'a fallu déjeuner chez les routiers et revivre ce récit pour comprendre ce que signifiait le sourire exceptionnellement ironique que Claude m'a dédié à ce moment-là.

YVES CERNY.

TÉMOIGNAGES *

par GÉRARD MEZIERES.

2^e LETTRE. — GEORGES à IRENE

Irène a averti Georges de la maladie de son amie Magda; et elle l'en rend dans une certaine mesure responsable. N'est-ce pas sa « froideur » qui a déclenché la crise dont Magda se remet mal?

Chère Irène, je te remercie de m'avoir averti de la maladie de Magda. J'ai peine à croire qu'elle fut si sensible. Comme beaucoup de femmes, Magda est atteinte d'un « narcissisme aigu qui la fait se prendre pour le centre de l'univers ». Il lui est impossible de traverser une rue sans penser qu'un homme puisse la croiser sans la remarquer. Elle aimera mieux soupçonner un homme des pires égarements que de penser qu'elle puisse lui rester indifférente.

En ce qui me concerne, tu connais mes idées : je préfère traverser la vie avec un minimum de bagages; le mariage et la famille m'ont toujours semblé des « impedimenta » dont il vaut mieux se passer. Quand j'étais adolescent, je rêvais d'un amant de neige; d'une substance inhumaine, aussi pure que le marbre sur lequel je pourrais m'étendre et dont je pourrais toucher les belles épaules, sans cependant rien aliéner de moi-même. Le visage souriant d'une fille est le piège que la Destinée apprête au voyageur pour le fixer quelque part sur terre.

Pour moi, nouvel Ulysse, pas de Nausicaa possible, lavant des draps blancs dans un port d'Ithaque! Tu me diras que je n'avais guère de mérite à résister à leur provocation. La nature m'a fait un caractère mesuré et froid. Je pense à Alain Gerbault qui, dans une coquille de noix, allait se perdre dans le Pacifique, à Saint-Exupéry, qui, nouveau

(*) Voir *Arcadie*, n° 141, Septembre 1965, p. 388.

Parsifal, fuyait les pièges des hommes en fonçant en plein ciel dans un avion de carton. De tels hommes ont compris que l'inhumaine et transparente solitude est le seul refuge pour ceux que la Vie a blessés, ou qui ne peuvent s'accommoder de certains interdits.

Pour en revenir à Magda, les débuts de notre amitié furent prometteurs. Elle arrivait à point, au sortir d'une aventure douteuse avec un archange au pantalon de velours — dont les sortilèges cousus de mauvais fil m'avaient finalement ulcéré. Magda m'apparut pareillement blessée, et dans notre désarroi, nous nous reconnûmes.

J'introduisis Magda chez moi — Mon appartement fait de deux chambres de bonne se transforma. (J'ai toujours eu cette faiblesse d'apprécier le bon côté de la vie bourgeoise et les habitudes d'ordre.) Nous avions deux divans. Je traitais Magda comme une sœur, tout au moins au début. Puis, peu à peu l'intimité grandit entre nous. J'avais besoin de sa présence, et pourtant, charnellement, elle me laissait de glace. Au début de notre cohabitation, il m'arriva d'oublier ce qu'elle appelait mes mauvaises habitudes, c'est-à-dire mon vagabondage nocturne, et de rester chez nous en sa compagnie, à faire des croquis, à repasser des pages de cours, ou à ébaucher une poésie. Elle se penchait sur moi; elle me conseillait, puis, j'eus le sentiment que son amitié évoluait, devenait plus inquiète, plus tyrannique, et que ce que j'avais toujours redouté de voir apparaître entre nous, l'amour, avec ses foucades, allait tout briser. Je lui avais fait jurer, au début de notre liaison, de ne jamais s'attacher à moi outre mesure et de ne rien attendre de moi. Bientôt, elle commença de m'interroger sur mes sorties du soir, et tenta de s'y associer. Je la vois encore plantée dans un coin de bar, à la sortie d'une séance de cinéma de quartier, tandis que j'affectais de jouer à ces jeux des machines à sous, autour desquelles se pressent les adolescents. Puis sa présence m'agaçait vite et je la poursuivais de réflexions aigres-douces, jusqu'à ce qu'elle en eut pris son parti et se fut décidée à rentrer. Elle n'osa plus me faire de « réflexions », mais je la voyais dépérir et s'attrister. Le mal du noctambule est un de ceux dont on ne guérit pas. J'avais beau devoir me lever de bonne heure pour accomplir mes stages à l'hôpital dans la périphérie, cela ne m'empêchait pas, à dix heures du soir, de sentir comme un déclin, cette envie obstinée de sortir coûte que coûte. J'étais

capable d'inventer n'importe quelle fable pour justifier ma sortie, encore que l'instant d'avant, j'eusse juré mes grands dieux que je ne sortirais plus, tant que je n'aurais pas passé cet examen qui s'approchait dangereusement. Il pleuvait... Tout prétexte m'était bon, et soudain, dans la rue, je sentais une fièvre incroyable s'emparer de moi, gonfler mes poumons, nulle lassitude n'existait plus en moi. La rue m'appartenait... et par-delà la rue, telle silhouette de garçon au col roulé, éphèbe aux cheveux trop longs, ou marin en goguette, que je suivais de place en place, de quartier en quartier, jusqu'à ce qu'une mortelle lassitude s'empare de moi. Mais à ce moment, elle me poussait toujours en avant et j'étais capable de n'importe quel coup d'audace pour précipiter l'événement...; oui, la chose qui allait se passer, intervenir brusquement dans ma vie, faire basculer mon destin. Je marchais, je marchais pendant des heures, pour rentrer exténué vers quatre ou cinq heures du matin, avec mal au crâne, les cheveux défaits, une mèche me battant l'œil, l'impression que j'allais mourir sur le palier.

Bien entendu! Quand la date de l'examen arriva, je fus « collé ». C'était la deuxième fois que j'étais refusé à mon examen de deuxième année de médecine. Il y eut chez moi un grand branle-bas de conseil de famille. Comment Georges Trévières, qui avait jusqu'ici si bien passé ses examens, se trouvait-il à présent dans la triste obligation de recommencer sa seconde année? Il y eut une enquête discrète dans le quartier. On apprit par la concierge que je vivais avec une femme. Ma mère m'écrivit une longue lettre où elle me fit comprendre que j'étais le déshonneur de la famille. J'avais trompé sa confiance; il allait falloir me remettre dans le droit chemin ou on me couperait les vivres! Je montrai la lettre de ma mère à Magda, avec un secret plaisir. Ainsi j'allais retrouver ma liberté tout entière; rien n'entraverait plus ma fantaisie. Magda le lut dans mon regard. Elle était partie le soir même.

— « De toute façon, je n'aurais rien pu faire pour toi », me dit-elle en m'embrassant.

Et c'est ainsi que finit mon aventure avec Magda. Je ne pense toujours pas lui avoir porté préjudice et si elle a cru pouvoir me transformer, elle a eu bien tort. Les gens comme moi ne changent jamais. C'est la grande folie des femmes que de penser qu'à force d'affection ou d'amour on peut

transformer un être. Chacun de nous est mû par des forces obscures auxquelles on ne peut guère remédier.

Suis-je plus heureux maintenant? Je n'en sais rien. Mais je demeure disponible... Et cette certitude d'être disponible pour l'Aventure que quêtent mes sens affamés suffit pour me remplir d'une joie indicible. Assuré que je suis, que rien ne me retiendra plus et que je pourrai aller jusqu'au bout de cette nuit qui m'enveloppe... Je ne tiens à rien; je puis même vivre comme un clochard, lorsque ma famille se sera lassée de mes toquades et m'aura abandonné... Je suis certain que la Rue sera toujours là avec ses sortilèges, ses rires, et parfois un Apollon ivre au coin d'une taverne...

GÉRARD MEZIERES.

Der Kreis LE CERCLE The CIRCLE

paraît depuis 1932

Revue mensuelle comprenant une partie française, allemande et anglaise

Chaque article n'est publié que dans une seule langue

photographies - dessins

Abonnement pour un an :
50 F (envoi sous pli fermé)

LE CERCLE, case 547, Zurich 22 (Suisse)

Compte de chèques postaux VIII-25 753 Zurich

ONE... ET ONE BIS

Les Arcadiens connaissent bien (au moins de réputation, et par les chroniques d'Amérique que nous publions de temps à autre) la revue *One*, de Los Angeles, qui est la doyenne des publications homophiles des Etats-Unis et, sans doute, celle qui a la plus grande diffusion. Nous avons souvent eu l'occasion de dire ce que nous pensions d'elle — appréciant sa liberté d'esprit et la vigueur de ses prises de position, faisant parfois des réserves quant à telle ou telle thèse défendue par *One*, ou quant à tel ou tel aspect de sa publication...

Une surprise nous a été réservée ces derniers mois. L'équipe dirigeante de *One* s'est coupée en deux. Réédition de certains « limogeages » politiques qui ont fait du bruit dans le monde depuis un an ou deux, le directeur (« editor ») de *One*, M. Don Slater, a été mis en minorité — fin avril — par sa propre équipe, qui lui a substitué un autre directeur, M. Richard Conger. En même temps que M. Slater, plusieurs des anciens dirigeants de *One* se trouvaient exclus du bureau. Ils ont considéré, apparemment, cette décision comme illégale, et ils ont décidé de continuer à publier *One*, mais à une autre adresse (3474 1/2, Cahuenga Boulevard, Hollywood, Calif. 90028). Cependant, M. Conger, avec sa nouvelle équipe, a, de son côté, poursuivi la publication de *One* à l'ancienne adresse (2256, Venice Boulevard, Los Angeles, Calif. 90006).

Actuellement, donc, nous assistons — navrés, est-il besoin de le dire? — à ce spectacle paradoxal : deux revues portant le même titre, ayant la même présentation et publiant des textes différents, paraissant chaque mois, l'une sous la direction de M. Conger, l'autre sous celle de M. Slater. Jusqu'à présent, cette publication simultanée des deux frères ennemis s'est produite deux fois (mai et juin 1965). Il est trop tôt pour se faire une idée précise des tendances propres à chacune de ces deux revues, si tant est qu'elles en aient.

Les deux équipes s'excommunient mutuellement, et se rendent mutuellement responsables de la décadence de *One* au cours des derniers mois. De chaque côté, on affirme son intention de revenir à la pureté primitive et de repartir du bon pied. Le fait est que les numéros rivaux de mai et de juin nous ont paru, les uns et les autres, en amélioration. Côté Cahuenga Boulevard, on a commencé la publication, dans une excellente traduction anglaise de M. Marcel Martin, du *Non-conformisme à la Belle Epoque*, paru jadis dans les pages d'*Arcadie* et qui n'est pas particulièrement, on s'en souvient, un texte léger. Une étude, intelligente et sensible, de M. Joseph Hansen sur *Les homosexuels et le suicide* (N° de mai) plaide aussi en faveur de cette revue, qui semble décidée à éviter les outrances et le mauvais goût tapageur de l'ancien *One*. Côté Venice Boulevard, on reste, semble-t-il, plus fidèle à un certain style « accrocheur », comme le laisse supposer ce titre à sensation dans le numéro de juin : *La minorité hétérosexuelle!* Mais ce sont des nuances bien difficiles à préciser pour l'instant.

Il reste qu'on se demande comment pourra se perpétuer ce schisme à l'intérieur du groupe *One*, et comment les deux équipes pourront continuer à publier la revue, chacune de son côté : la trésorerie ne doit pas être inépuisable!

Mais surtout, quelles que soient les raisons qui ont amené cette scission — raisons que nous n'avons ni à connaître, ni à apprécier — comment ne pas regretter cet événement, qui ne peut qu'affaiblir la défense de la cause homophile aux Etats-Unis? Quelle dérision, que la « devise » de *One* soit justement ce texte de Carlyle, que les deux revues rivales portent fièrement en exergue l'une et l'autre : « Un lien mystique de fraternité qui fait de tous les hommes un seul être!... »

M. D.

SOLILOQUE

à Jean-Pierre,

- *Je ne t'ai jamais vu, ami de la brume,*
- *Un voile a pourchassé mon deuil automnal,*
- *Il n'y a rien sur la pierre du temps,*
- *Rien dans l'espace qui s'embrase et qui fume.*

*
**

- *Je ne t'ai jamais connu, ami de ma solitude,*
- *L'onde creusait des trous noirs en mon cœur,*
- *Je n'ai jamais compris ton sourire de Sphinx,*
- *Tel, ancré dans le songe où s'enlise le jour.*

*
**

- *Je ne t'ai pas assez aimé, ami de l'invisible,*
- *J'ai moulu ma déraison avec le grain des années,*
- *Tu pâlistais dans ton ciel au seuil de ma demeure,*
- *Il n'a plus de rêves en mon cœur dévasté.*

*
**

- *Je ne t'ai jamais revu, ami de ma jeunesse,*
- *J'ai perdu la trace, le fil et ta magique lueur,*
- *Où vas-tu attendre l'ami d'une seconde caresse,*
- *L'ami mort de passion pour un départ sans fin?*

PIERRE BELLIARD.

ENTRE LES LIGNES

BENJAMIN CONSTANT

Pourquoi cette rubrique?

L'un d'entre vous, tout récemment, m'a demandé pourquoi j'ai choisi ce titre : « Entre les lignes », après avoir adopté, pendant plusieurs années, cette autre rubrique : « Leçons de sagesse ».

La raison en est fort simple. Notre cher directeur a prié à ses collaborateurs de « rajeunir » leurs présentations ; et, du point de vue formel, « Entre les lignes », dans mon sentiment, est une suite des « leçons de sagesse », mais rénovée, « New-look », si vous voulez.

Quant au titre, il s'explique par cette acuité de vue qui est particulière aux homophiles. Ne nous est-il pas donné, cousins (même habitant la Béotie), de distinguer le dessous des cartes, l'envers du décor, dans bien des occasions ; bref, de lire entre les lignes ?

Après tout, c'est un tel conseil que donnait à ses lecteurs Sainte-Beuve quand, dans ses « Notes et pensées », il leur disait : « Voyons les hommes par l'endroit et par l'envers » (Causeries, XI, 473).

Mais honni soit, cousins, qui mal y pense...

Quatre mots, dans « Le Cahier Rouge ».

J'en arrive à Constant. Il faut avouer que son œuvre est, sur l'homophilie, d'un mutisme éloquent.

Une note, pourtant, une brévisime notule de rien du tout, a excité ma curiosité. La voici, lapidaire et sibylline :

« Voyage à Berne. Connaissance avec Gibbon. Knecht. Amours Grecs de Berne. »

Ces quelques mots suffirent à me mettre en appétit.

Un jeune homme de bonne famille.

Qui était donc ce Knecht ? Un tout jeune homme, fort lettré, des plus cultivés, et qui se prénomait Johann Rudolf.

Il était fils de richissimes bourgeois de Berne. Lors de son voyage à Berne, en 1787, Benjamin Constant s'était lié d'une vive amitié avec lui. Une brillante correspondance s'ensuivit. Puis, brusquement, Constant mit fin à cette correspondance. Pourquoi ? Benjamin s'en explique de la sorte, dans une lettre adressée en août 1789, à leur amie commune, Mme de Charrière, qui était d'ailleurs sa parente :

« Vous souvenez-vous », écrit-il, « d'un jeune Knecht dont, sur votre canapé, dans votre antichambre, les derniers jours de 1787, ou les premiers de 1788, je vous lus des lettres qui vous firent plaisir ? Eh bien, ce jeune Knecht, à qui tout promettait une carrière active et une fortune aisée, qui avait de l'esprit, de l'instruction, du nerf, de la raison, ne s'est-il pas allé empêtrer dans cette chienne d'affaire socratique de Berne, et ne voilà-t-il pas qu'au moment que je veux lui écrire, j'apprends qu'il est banni, flétri, et ses biens mis en discussion!... »

Une « chienne d'affaire socratique ».

Heureusement, dans cette « chienne d'affaire socratique », Benjamin a évité de se commettre, ne fût-ce que de très loin. Il l'a échappé belle : juste au moment où il allait écrire au « pauvre Knecht » ! Quelle maladresse évitée, et, ma foi, bien involontairement !... Benjamin dut soupirer d'aise.

Pendant plus de vingt ans, dans sa correspondance, il ne souffla plus un mot de l'ami Knecht.

Et puis, dans son journal, brusquement, le 20 mai 1811 ; il laisse couler, du bout de sa plume nonchalante, ces quelques mots énigmatiques :

« Dîné chez Mme de Gingins. Knecht. »

Il faut dire que Constant est coutumier de ces formules lapidaires. Ses lecteurs en prennent vite l'habitude ; l'éso-térisme n'en est qu'apparent ; il est même parfois transparent. (...)

De quoi briller dans un salon.

Cette note signifie simplement que, le 20 mai 1811, chez Mme de Gingins, on « parla Knecht » : le sujet divertit.

La bonne pitance que c'était là : une affaire toute fraîche, pimentée, croustillante, un tantinet mélancolique, truffée à la fois de détails scabreux et de péripéties émouvantes; l'occasion, pour briller dans un salon, était bonne à saisir. Et quand on s'appelle Benjamin Constant...

Quatre jours plus tard, Benjamin écrivait à sa sœur Rosalie. Il racontait l'affaire par le menu.

L'ami Knecht, le brillant compagnon de jadis, avait été condamné, dès 1789, et par contumace, pour pédérastie, à la perte de ses droits de bourgeoisie, à la réclusion perpétuelle, à une amende de 10 000 livres, aux frais du procès, et à la confiscation de tous ses biens. (On n'incinérât plus : on est civilisé ou on ne l'est pas...)

Perdu de réputation, totalement ruiné, le malheureux finit, en 1811, par être livré aux autorités Bernoises, qui l'enfermèrent dans l'hôpital-prison de l'Isle. On l'y soigna si bien qu'il en mourut fort proprement, « dans les meilleurs délais », comme disent les gens d'affaires.

Somme toute, pas de quoi fouetter un chat. Tout juste de quoi briller dans un salon. Pas trop longtemps. Quelques minutes seulement. Ces histoires-là divertissent quelquefois. Quant à intéresser. Peste, Madame!...

Quelques maximes, pour terminer.

Voilà, cousins, tout ce que pensa de cette affaire le père du libéralisme; en tout cas, ce fut tout ce qu'il en écrivit.

Pour nous consoler, plaçons en regard, avant de conclure, quelques-unes de ses maximes, quelques-uns de ses aperçus.

— « En prodiguant des noms odieux aux lois de la nature, on ne parvient pas à les éluder » (Mélanges de littérature et de politique).

« Un homme de génie me disait un jour qu'il se sentait meilleur après avoir contemplé longtemps l'Apollon du Belvédère. Il y a, je l'ai déjà dit ailleurs, mais on ne saurait trop le redire, dans la contemplation du beau *en tout genre*, quelque chose qui nous détache de nous-même (...) Il y a

dans l'émotion, *quelle qu'en soit la cause*, quelque chose qui fait circuler notre sang plus vite, qui nous procure une sorte de bien-être, qui double le sentiment de nos forces, et qui, par là, nous rend susceptibles d'une élévation, d'un courage, d'une sympathie au-dessus de notre disposition habituelle » (*Ibid.*).

« Rien de plus absurde que de violenter les habitudes, sous prétexte de servir les intérêts. Le premier des intérêts, c'est d'être heureux; et les habitudes forment une partie essentielle du bonheur » (De l'esprit de conquête et de l'usurpation, considérés dans leurs rapports avec la Civilisation Européenne).

« La variété, c'est de l'organisation! l'uniformité, c'est du mécanisme. La variété, c'est la vie. L'uniformité, c'est la mort » (*Ibid.*).

« On peut toujours supposer d'autres circonstances que celles qui ont existé, et travestir en accidents les lois de la nature. »

Et ceci, que bien des nôtres, en bien des cas, hélas, pourraient rappeler à tels qui les prétendent juger sans daigner vouloir les comprendre :

« Pour connaître les hommes, il ne suffit pas de les mépriser » (*Loc. cit.*).

Si, tout compte fait, Benjamin n'a pas compris Knecht, Constant, par ses magistrales analyses du cœur et de l'esprit humains, a compris (sans lui-même s'en rendre toujours bien compte, semble-t-il) tous les frères, tous les neveux, tous les arrière-petits-neveux du pauvre Knecht, et par conséquent vous, mes cousins,

et, par surcroît, moi-même, qui vous prie de me croire,

Votre très humble serviteur et très affectionné cousin
de Béotie,

JACQUES FREVILLE.

LIVRES ANCIENS

LIVRES NOUVEAUX

ROBERT DE MONTESQUIOU :

UN PRINCE 1900

de PHILIPPE JULLIAN.

Philippe Jullian, Robert de Montesquiou : deux raisons (dont chacune, seule, eût été suffisante) pour que les Arcadiens se précipitent avec avidité sur ce livre (1). Philippe Jullian, parce qu'on se rappelle **Gilberte retrouvée**, **Scraps**, **Château-Bonheur**, **My Lord**, **Café Society**, qui firent et font les délices des gourmets que nous sommes; Robert de Montesquiou, parce que ce « prince 1900 » fut — plus ou moins — le modèle du baron de Charlus de Proust, et que sa flamboyante figure occupe une place à part dans la galerie des gentilshommes de Sodome de la « Belle Epoque ».

Philippe Jullian, sans cesser pour autant d'être le chroniqueur que nous aimons, s'est fait ici historien, et historien d'une rare érudition. (Il est piquant d'ailleurs de comparer, au fil des pages, son Montesquiou au Fersen-Adelswärd de Roger Peyrefitte, l'**Exilé de Capri** : même époque, même « milieu », je n'ose dire même « genre » : comme l'art de Jullian est différent de celui de Peyrefitte! et pourtant la réussite est indéniable, dans un cas comme dans l'autre...).

Le style désinvolte de l'auteur des **Mémoires d'une bergère** égratigne allègrement — non, d'ailleurs, sans une certaine tendresse — l'esthète mondain et irascible que fut Montesquiou. C'est un festival d'anecdotes et de « rosseries », elles aussi, très 1900 : il est vrai que le sujet s'y prêtait, car on sait que Montesquiou était célèbre pour ses « mots » et pour ses brouilles spectaculaires avec tous ses amis successivement. Evidemment, quand on appelait Mme Arman de Caillavet « la petite Madame Arnaud de Colauffesses » et qu'on écrivait, sur le

(1) Philippe Jullian : *Robert de Montesquiou, un prince 1900*. Paris, Librairie Académique Perrin, 1965. In-8°, 391 p., ill. Prix : 15 F.

richissime comte Greffulhe, ce distique insolent :

Comte Greffulhe, veau d'or,
Pont d'or, mont d'or et condor

on ne pouvait s'attendre à être considéré comme une bonne âme; mais on accumulait, peut-être sans le vouloir, des matériaux de choix pour un futur biographe, surtout si ce biographe devait avoir le talent de Philippe Jullian.

Et puis, autour de Montesquiou, il y a la société où il vécut, et dont il fut l'un des centres. Philippe Jullian excelle à la faire revivre, avec ses mondanités et ses vulgarités, ses « Juives d'art » et ses duchesses engoncées, mais aussi avec ses artistes, les créateurs du « Modern Style » — que l'auteur réhabilite avec passion — et plus tard du style « Ballets russes », puis, après la guerre de 14, du style « Arts déco ». Montesquiou, poète, critique d'art, « professeur de beauté », a joué un rôle de premier plan dans tout le mouvement littéraire et esthétique de son temps : par là même, il valait qu'il survécût, même si ses **Hortensias bleus** et ses **Chauves-souris** sont irrémédiablement mités.

Sur l'homosexualité — notoire — de Robert de Montesquiou, Philippe Jullian n'apporte (par discrétion sans doute) pas beaucoup plus que ce que nous en ont appris les caricaturistes, les mémorialistes et les chansonniers de la « Belle Epoque ». Du moins lui consacre-t-il un chapitre des plus drôles, intitulé « Le péril mauve », où revivent le monde frelaté de la Sodome 1900, aux bords duquel Montesquiou tourna sans y entrer, ainsi que la figure aimable et célèbre du beau Gabriel de Yturri, dont Montesquiou, plus tard, devait être la « veuve » spectaculaire. Et les « indiscretions » ne manquent pas, sur bien des personnages dont les noms sont restés dans les dictionnaires, sinon dans les mémoires.

Beau livre, donc, et de lecture passionnante, dont l'intérêt dépasse même le personnage qui lui donne son titre. Je regretterai seulement, pour ma part, que Philippe Jullian soit apparemment poursuivi par la hargne des typographes : en passant de Plon à la Librairie académique Perrin, il a transféré dans ses bagages les coquilles qui, hélas, ne sont pas de Saint-Jacques en cette année jubilaire : « Mme Second-Weber » pour « Segond-Weber », les jardins « Khan » pour « Kahn », sans compter les « accadémiciens », « réempoisonner » pour « réempoissonner », Reynaldo « Hanh » — et j'en passe. Montesquiou, qui attachait tant de prix à la perfection de la forme de ses livres, en eût été choqué; et peut-être (puisque'il était passionné de spiritisme) a-t-il, de l'au-delà, envoyé à Philippe Jullian une de ces lettres furibondes dont il avait le secret... mais cela, c'est une affaire entre le peintre et son modèle.

MARC DANIEL.

CARNETS NOIRS

de CHRISTOPHER SHORT (1).

Les Carnets Noirs constituent le journal intime de l'archiduc Frédéric-Georges, héros du drame de Neuheim. Ils couvrent la période de 10 mois qui a précédé sa fin tragique.

Frédéric-Georges, en effet, a été retrouvé noyé ainsi que deux de ses familiers dans un lac de faible profondeur en octobre 1892.

Christopher Short, de mère viennoise et de père américain, semble avoir pris un vif plaisir à rédiger ces écrits où il a traité au passage de tous les sujets qui pouvaient faire pressentir notre époque (automobiles, chemin de fer, télégraphe, etc..).

Ce travail, qui n'est pas sans quelque parenté avec la marqueterie, se lit sans ennui en dépit de certaines longueurs ou de détails assez superflus.

Ainsi se précise peu à peu la personnalité de l'archiduc : intelligent, beau, accablé par une hérédité lourde, a l'esprit trop ouvert aux idées nouvelles et grand bâtisseur impécunieux.

Certes, il y a beaucoup de Louis II de Bavière dans ce personnage. Il n'est pas jusqu'à sa disparition, embaumée de mystère, qui n'évoque le trépas singulier du monarque bavarois.

Enfin il est encore un point qu'ils ont en commun : Frédéric-Georges, tout comme Louis II, ne ressent guère d'attrait physique pour les femmes.

L'un comme l'autre se rabattent sur leur entourage le plus proche : valet de chambre, secrétaire, fils de cocher ou autre.

L'un comme l'autre luttent contre leurs tendances et ne connaissent l'apaisement qu'au prix d'une fin tragique.

L'homosexualité de Frédéric-Georges reste en filigrane pendant les deux tiers du roman; seul l'épilogue déchire les voiles et met à nu les ressorts passablement compliqués qui meuvent les héros.

Œuvre un peu gratuite, mais non dépourvue d'attraits, les Carnets Noirs, où alternent Perle Noire et Perle Blanche en un symbolisme par trop évident, peuvent se lire sans ennui.

Au terme du récit, comme dans un drame romantique, tout le monde meurt : l'archiduc, son amant et le père de ce dernier, un fidèle cocher, qui pourrait être responsable de ces trois morts violentes.

Ne manque à cet Hernani que le son du cor, mais il est avantageusement remplacé par l'incendie, lui aussi fort symbolique, de la fameuse chambre noire et or, suprême fantaisie architecturale de l'archiduc.

SINCLAIR.

(1) Stock.

ALEXANDRE KALDA

LE CIEL DES FOUS

« Daniel soumis à la loi de Victor »

Ed. Albin Michel — 240 p. — 12 F

MICHELE SAINT LO

LA FOLLE DU LOGIS

« Le goût de Jean pour les garçons »

Ed. Albin Michel — 248 p. — 12 F

BAR — RESTAURANT

« ROBERT »

8, rue de la Boucherie

Descente Porte-Fausse

VIEUX NICE

Téléphone : 80-00-80

ARCADIE

présentera à Paris

les Vendredi 12 et Samedi 13 Novembre 1965

en soirée

pour la première fois :

CELUI QUI DONNE SA VIE

DRAME EN QUATRE ACTES

de

MARC DANIEL

« *Un amour homophile peut-il être digne
du nom d'amour?* »

Un drame poignant...

La vie d'un homophile...

A l'honneur de l'homophilie...

*TOUS LES ARCADIENS
SE FERONT UN DEVOIR ET UN PLAISIR
D'ASSISTER A CE SPECTACLE*

Pour tous renseignements et réservation,
s'adresser à la Direction d'ARCADIE

GAY ATHÈNES

Agence de voyage et de tourisme

27, rue Sp. Mercouri, ATHÈNES (Grèce)
(Téléphone : 719-320)

Emission de billets : air, mer, rail
Réservation d'hôtels — Organisation
d'excursions — TOUS PAYS

ACCUEIL ET PRIX PARTICULIER AUX ARCADIENS

SYMPATHIQUE ACCUEIL CHEZ

BARLAY

CHEMISIER-TAILLEUR

167, boulevard du Montparnasse, Paris (VI^e)
DAN. 91-66

(ouvert tous les jours de 9 h à 20 h)
(le lundi soir jusqu'à 22 h)

Une remise est consentie aux Arcadiens

LE RELAIS DE L'ÉTOILE

HOTEL **

Bon accueil dans un cadre sympathique
8, rue du Bouquet-de-Longchamp, PARIS (XVI^e)

Téléphone : 727-08-75
(près de l'Étoile et du Trocadéro)

— on parle anglais, allemand, espagnol —

A 50 mètres de **BOBINO**

RESTAURANT

« CHEZ MARIA »

Spécialités bretonnes

Arcadiens, faites-vous connaître,
un meilleur accueil vous sera réservé

Réservez vos tables les samedi et dimanche

16, rue du Maine, PARIS (XIV^e)
Tél. DAN. 11-61 — FERMETURE LE MARDI

CANNES

HOTEL P.L.M. **

Entièrement rénové

3, rue Hoche

Tél. : 38-31-19

Arcadiens, un accueil agréable vous est réservé

LA LICORNE

« Jeannot »

RESTAURANT

24, rue Davy, Paris-17^e
Téléphone : 627-55-91

FERMÉ LE JEUDI

Réservez votre table